

EN PHRASES AVEC CELINE



## CELINE... UN BLOC : A PRENDRE OU A LAISSER



**Michel CREPU**

(écrivain, critique littéraire, journaliste):

" Au sujet des maudits pamphlets, il est, hélas, inexact de dire qu'ils sont moins bons que le reste : le génie langagier de Céline y éclate partout, ce serait trop beau d'avoir un Céline antisémite mauvais écrivain, et un Céline " correct " version populo, écrivain génial. Si Céline est le plus grand du XXe siècle avec Proust, ce n'est pas malgré son délire antisémite, d'une nature toute différente que celui d'un Brasillach ou d'un Drieu, des " militants " comparés à l'auteur de *Rigodon*, tout à fait d'un autre registre, mais parce que l'extrême charge de lucidité dont son texte est porteur n'est pas détachable de son point aveugle. Céline n'est pas tantôt abject, tantôt



**Jean MOLINO**

(professeur à l'Université Aix-Marseille I, essayiste) :

" Pourquoi est-il nécessaire, quand il est question de Céline, de prendre des précautions, comme si l'on voulait justifier, vingt-cinq ans après sa mort, le délire de persécution dans lequel il s'enfermait, comme Jean-Jacques, et qui ne manquait pas de fondement dans la réalité ? Il est de mode, depuis quelque temps, de reparler de Vertu ; voilà qui me fait passer dans les vertèbres comme un frisson de guillotine, mais heureusement les chantages actuels de la Bonté et des Bons Sentiments sont trop douilleux pour penser à autre chose qu'à l'ordre moral des médias, publics ou privés. Mais quel rapport entre la politique, les idées morales et religieuses et la littérature ? Céline aurait-il mérité d'être condamné à mort et, autant que je sache, il



**Pierre ASSOULINE**

(romancier, journaliste, biographe, romancier):

" Céline est un grand écrivain français, un des plus grands de ce siècle. Il a bouleversé la langue française, bousculé la syntaxe, révolutionné la manière d'aligner les mots. Ils sont très peu nombreux, les écrivains dans ce cas. Il y a, à mes yeux, deux Céline : l'écrivain et le polémiste. De ce dernier, celui de *Bagatelles* et autres pamphlets de la même veine, je ne dirai rien. Leur excès et leur nature en font des objets d'études qui relèvent exclusivement de la pathologie. Parlons donc de l'autre Céline. Le *Voyage*, les *Entretiens* et beaucoup de ses textes ne doivent pas être jugés à

sublime. Il est les deux d'un même mouvement. On a en même temps la lucidité implacable sur la vérité nihiliste de notre temps et son aveuglement sur cette même vérité nihiliste. Choisir l'un contre l'autre pour des raisons de prudence idéologique, c'est perdre les deux. C'est, à la lettre, ne rien comprendre à rien. A cet égard, la volte-face ministérielle, toute préoccupée qu'elle soit d'éviter la polémique, ne fait qu'en alimenter une autre, bien plus forte et décisive. Certes, il est plus facile d'applaudir aux indignations de M. Hessel qui, coiffé de son bonnet phrygien, caracolait de télévision en télévision, sa détestation d'Israël sous le bras. Or lire Céline, le lire vraiment à fond, c'est entrer dans l'intelligence de la boîte noire d'un siècle dont nous sommes les héritiers aveugles. Voilà qui pourrait être l'objet d'une commémoration et non d'une absurde "célébration nationale". Se refuser à ce travail, car c'est un vrai travail, c'est choisir que l'aveuglement continue.

*"(Céline, boîte noire du XXe siècle, Tribune publiée dans Libération le 27 janvier 2011, Revue des Deux Mondes, juin 2011).*



**Alexandre DUVAL-STALLA**

ne l'a pas été et il a été amnistié de sa condamnation à un an de prison et 50 000 F d'amende, est-ce que cela ôterait le poids d'un fétu de paille à son génie ?

Pourquoi être toujours obligé de déclarer - sous la pression des moralistes de gauche, qui ne le cèdent en rien aux moralistes de droite - qu'on se désolidarise de ses idées ? Pour le dire franchement, on s'en fout de ses idées et ce n'est ni à cause ni pour ses idées qu'on le lit, mais parce que c'est - on le voit déjà mais on le comprendra de plus en plus et ce sera un des étonnements de nos successeurs de constater qu'on n'a pas voulu s'en apercevoir plus tôt - un des plus grands, le plus grand sans doute depuis Proust, et peut-être le seul qui ait une stature plus qu'hexagonale. Comme elles sont loin les mesquines discussions sur la signification politique, idéologique, sur la grossièreté et les provocations, sur le pessimisme ou la valeur révolutionnaire du *Voyage au bout de la nuit* ou de *Mort à crédit* ! Les chefs -d'œuvre sont là et c'est tant pis pour ceux qui ne savent pas les reconnaître. "

*(Commentaires n°44, hiver 1988-1989, Lettre à mon cousin sur le roman français depuis la guerre, BC n°84, août 1989).*



**Philippe DJIAN**

(romancier):

" Céline a été un

la lumière de son antisémitisme. Cela n'a rien à voir. Le comble de la malhonnêteté intellectuelle et de la médiocrité littéraire consisterait à projeter rétrospectivement la haine du pamphlétaire de la fin des années 1930 sur le *Voyage* pour annuler le génie de Bardamu. "

*(Information juive, février 1987, E. Mazet, Spécial Céline n°7).*

\* Céline est un bloc. A prendre ou à laisser. Mais si on prend, on ne laisse rien. Le même homme est à l'origine de l'œuvre une et indivisible. Si on lui trouve du génie on ne peut faire l'économie de l'abjection, des vomissements, de la haine (...) Elles ont partie liée avec sa création, c'est triste à dire, mais elles renforcent aussi la puissance comique de certaines de ses pages les plus délirantes. Il faut vraiment n'avoir jamais lu ses chapitres diabolisés pour passer à côté de cette évidence. "

*(Le fleuve Combelle, Calman-Levy, 1997).*



(avocat, écrivain, maître de conférences en histoire et philosophie politique):

" L'affaire est entendue. Céline est un grand écrivain, mais c'est un sale type emmuré dans son antisémitisme. Abattons l'homme pour mieux abattre ses livres. Aseptisons cette éruption obscène et dérangeante contre les mensonges d'un monde qui nous ont pourtant conduits aux massacres. Que triomphent les principes moraux de Kant sur les réalités politiques de Machiavel. Place au monde merveilleux des romans à l'eau de rose. Autorisons-nous néanmoins quelques réactionnaires convenables érigés en intellectuels. Comme le frisson du bourgeois qui s'encanaille. Mais pas Céline. Trop monstrueux. Trop juste. Trop cruellement vrai. Et de faire de Céline le bouc émissaire des atrocités d'un siècle dont il a dénoncé le chaos. Ce qui dérange chez Céline ? La révélation du mal, de l'odieux, de l'atroce qui déchire la voile d'innocence d'une humanité qui se cache derrière elle-même pour éviter de s'avouer telle qu'elle est. Certes, il y eut des héros. Ils l'ont été, peut-être et sûrement, parce qu'ils n'étaient pas dupes. Entre les hypocrisies morales des uns et les mensonges obscènes des autres, ils ont choisi l'action. (...) Certains livres nous apprennent à devenir des héros. Le *Voyage* sûrement. Car Céline, plein de ses démons, nous fait plus réfléchir et agir que la bonne conscience morale, les bons sentiments et les

véritable choc pour moi, une révolution. On parle toujours du racisme de Céline, mais moi, je n'ai jamais lu ses pamphlets. Et de toute façon, il est facile de ne pas les lire... Le personnage ne m'intéresse pas, mais Céline avait une espèce de folie et de talent tellement grands que, bien sûr, à l'époque, ça faisait des étincelles dans le milieu littéraire... Mon livre préféré n'est pas le *Voyage au bout de la nuit*, mais plutôt *D'un château l'autre*. " (*Impact médecin quotidien*, 15 juin 1994).

\* " Céline n'est pas un écrivain qui vous tend la main. Il est celui qui vous enfonce la tête plutôt que de vous repêcher. Il est l'ange exterminateur. Le plus puissant d'entre tous. On peut imaginer que sa noirceur est à la mesure de sa souffrance. Quand je n'avais rien à faire, je passais devant chez lui, à Meudon, et je sentais ma tête se rentrer entre mes deux épaules. J'avais l'impression qu'il s'agissait d'une maison hantée, de laquelle s'échappaient des vibrations terribles. Plus tard, après sa mort, lorsque j'y pénétrai, je me sentis oppressé. Céline a toujours été pour moi un maître effroyable. La passion que j'ai pour lui se double d'un côté morbide. Lorsque j'ai lu *Bagatelles pour un massacre*, je me suis dit que j'avais affaire à un cinglé. Mais il y avait aussi des documents de l'époque qui témoignaient de la folie et de l'abrutissement ambiants. D'une manière ou d'une autre, la haine était un sentiment largement partagé. Le pouvoir de Céline, cette espèce de génie monstrueux de la

## Jerôme LEROY

(professeur de français, se consacre à la littérature, auteur de romans de nouvelles et de poèmes):

" On ne dit pas, monsieur Delanoë " Excellent écrivain mais parfait salaud ", à la limite on dit : " Excellent écrivain ET parfait salaud " parce qu'il n'y a pas de lien de cause à effet entre la correction politique et le talent littéraire. Sinon ma bibliothèque serait aux trois-quarts vide et il est hors de question que je me passe de Bloy, de Barbey, de Villiers de l'Isle Adam, de Toulet, de Drieu, de Brasillach, de Cocteau, de Jouhandeau, de Perret et de Céline comme de l'autre côté, je n'ai pas envie non plus de me passer de Hourra l'Oural d'Aragon et de son ode surréaliste au Guépéou : " Vive le Guépéou contre le pape et les poux ! " Il y a longtemps, en plus que les grands céliniens ont réglé ce problème des pamphlets quand ils veulent montrer la portée de cette œuvre majeure qui reçoit aujourd'hui les postillons d'indignés qui n'ont décidément que ça à faire. Ils prennent tout, dans sa globalité, ils n'éluent pas. Les pamphlets sont la part maudite d'une œuvre, le bloc d'abîme qu'il ne faut pas refuser de contempler. Et Philippe Muray fut un des premiers à envisager Céline de cette manière, comme une totalité scandaleuse. Exclure ministériellement Céline de ces commémorations non seulement est une belle lâcheté politique mais aussi un contresens littéraire. C'est presque

romans qui finissent bien. Bref, de la littérature avec du bruit, du sang, des larmes, du caractère. Et non des états d'âme transformés en best-sellers. Lire Céline, c'est se confronter à soi-même sans mensonge. Là est son génie. "

*(Voyage au bout du génie, Transfuge n° 49, mai 2011).*

langue dont il était l'unique et irascible détenteur, avait le chic pour mettre le feu à tout ce qu'il approchait. (...) Et peut-être que certains juifs faisaient vraiment chier, comme aujourd'hui certains cathos font vraiment chier. "

*(Céline représente pour moi le styliste absolu, Ardoise, Julliard, 2002, Le Petit Célinien, 23 nov. 2012).*

pire. Et comme Céline l'antisémite l'écrivit dans une lettre à son ami juif Elie Faure, le grand historien de l'art : " Je ne vois dans le réel qu'une effroyable, cosmique, fastidieuse méchanceté - une pullulation de dingues rabâcheurs de haine, de menaces, de slogans énormément ennuyeux. C'est ça une décadence ? " Oui, la Ferdine, c'est ça, une décadence... "

*(Céline contre les robots. Voyage au bout de la bêtise, Causeur, 22 janvier 2011, www.causeur.fr).*



## LUCETTE ALMANZOR, la danseuse.

Celle qui a sacrifié sa vie au docteur Destouches. « Ma féerie » disait-il. Il la rencontra fin 1935, avant la sortie de *Mort à crédit*.

Ça a débuté comme ça. Moi, j'avais rien dit, seulement sonné. Roxane est arrivée la première, au galop du fond du jardin, tous crocs dehors. Dans son sillage, Fun se prenait pour un loup. Feindre la hargne est une vieille habitude de la maison. Il ne faut pas s'y laisser prendre. Quelques caresses et on copine. Tout de même, on n'entre pas dans l'univers célinien comme à la Sainte Chapelle.

Rien n'a changé au fond, route des Gardes à Meudon. Si, quelque trente années sont passées. On n'y voit plus Michel Simon, Arletty, Marcel Aymé, Blondin ou Nimier. Et on n'y garde plus qu'un souvenir, mais si passionné, si compromettant, toujours en éruption...

Encore un journaliste, un voyeur, un dévôt en extase, un célinomane à deux doigts de l'overdose. On n'en finira donc jamais avec le scandale. Avec ce brasier. Le Feu de l'enfer.

Lucette est fatiguée par tout ça. La candeur, la douceur, la grâce, encore et toujours confrontées à cette lave en fusion : Louis-Ferdinand Céline, son mari. Et on trouve des gens pour dire : « Ce sera pareil en l'an 3000. »

La maison de style louis-philippard perchée sur les hauteurs de Meudon sera ou ne sera pas classée comme « lieu de mémoire ». Peu importe. Désormais, Lucette s'en moque. Elle y tenait seulement pour les animaux, les compagnons du malheur, tous enterrés là, Bébert le chat, Toto le perroquet, Bessy la chienne, et tant d'autres... A présent, elle n'attend plus que le repos éternel.

A quatre-vingts ans, la femme du Dr Destouches est pourtant bien alerte. Même si elle se plaint d'être « fatiguée », il faut la voir dans sa salle de danse. Droite, souple, légère, une plume au vent. Ou au volant de sa voiture, prendre la direction de Dieppe où elle a un petit appartement. Sûr qu'il est difficile de se faire obéir par ses chiens, tous tirés des cages de la SPA, de costauds bâtards,

elle est si frêle, mais elle l'a toujours été, n'a jamais opposé que tendresse et sourire aux grêlons comme aux frelons, elle est comme ça et on ne se refait pas.

Avec Louis non plus, elle n'avait jamais le dernier mot, la discrète Lucette. Mais que dire encore sur celui qui l'a séduite lorsqu'elle avait 23 ans ? Que dire encore sur Céline ? « J'ai déjà tout dit, cent fois, mille fois... Oh ! pas grand-chose, vous savez, et toujours la même chose... Mais je n'ai plus rien à dire sur Louis... Plus rien. »

On n'ose trop insister. Lui quémander quelque anecdote inédite sur la vie au château de Sigmaringen, devenu un camp retranché pour « collabos » aux abois et où Céline est arrivé un vilain matin comme un cheveu dans la soupe avec Bébert dans sa musette. On voudrait bien, mais on hésite à l'interroger sur la délirante épopée de l'apocalypse sous les bombes, à travers l'Allemagne en flammes, ou sur l'exil au Danemark, ses onze jours de prison à la forteresse de Vestre Faengsel, où son mari, lui, est resté un an et demi, « un cul-de-basse-fosse », se lamentait-il.

D'ailleurs, tout est dit dans la trilogie (*D'un château l'autre, Nord, Rigodon*) et dans les nombreuses biographies qui lui sont consacrées, notamment celle, en trois volumes, de l'avocat François Gibault, devenu l'ami et le confident de Mme Destouches. Il vient la voir chaque dimanche depuis trente ans, lui téléphone chaque jour à midi et elle l'appelle chaque nuit à minuit... Mais enfin, lorsqu'on tient un témoin si privilégié, personnage d'un roman vécu de ce tonneau, lorsqu'on se trouve en face de la compagne de tant d'années, de tant d'épreuves, la femme de Louis-Ferdinand Céline, on ne la lâche pas comme une baudruche dans l'air des jardins du Luxembourg.

Qu'il ait été un rêve enchanté ou un cauchemar, il est toujours pénible de revenir sur le passé lorsqu'on a parcouru un tel chemin. Les amis ont presque tous disparu. Arletty que Céline, natif comme elle de Courbevoie, appelait « ma payse », est partie aussi pour le grand voyage... Lucette la voyait souvent rue Rémusat. Elles déjeunaient en tête à tête, simplement, un plat de pâtes, des yaourts. Elles parlaient cinéma. Et de Céline aussi. Ah ! Céline, un sujet inépuisable... Bien sûr, elle était à ses obsèques, effacée comme toujours, personne ne l'a reconnue.

Mme Lucie Destouches, née Almanzor, danseuse étoile, puis professeur de danse, sourit d'un air tendre à l'évocation de ses souvenirs. Tandis que Bonhomme, un cocker au caractère joyeux, lui mordille les mollets, elle regarde Paris au loin, lève lentement son bras droit avec grâce comme si elle revoyait ces visages d'amis fidèles, de la Butte à Meudon. « Marcel Aymé venait nous voir chaque dimanche matin. Mais il fallait qu'il nous quitte à midi pile car sa femme l'attendait à Paris pour déjeuner. Faussement bougon, Céline le laissait partir à regret en lui disant à midi moins cinq : « Allez, tire-toi, tu vas te faire engueuler, y a ton rôti qui t'attend. »

Avec Michel Simon, le dialogue n'était pas triste, on s'en doute. Lucette les laissait souvent bavarder entre hommes. D'ailleurs, elle avait ses cours de danse dans la salle du haut. Que se racontaient ces deux compères ? Des histoires d'animaux, souvent. Chacun avait un perroquet et lui apprenait des mots rarement employés dans les salons. Ou des histoires salaces, peut-être... En tout cas, le rire, pour ne pas dire le ricanement de Michel, résonne encore dans ses oreilles.

Leurs points communs étaient nombreux. Entre autres, ils ne se lassaient pas de railler Sartre, traité de « méchant pitre » et, plus généralement, de dénigrer les « raisonneurs », les « intellectuels » en appuyant bien sur les syllabes. Céline disait : « J'ai pas d'idées, moi ! aucune ! et je trouve rien de plus vulgaire, de plus commun, de plus dégoûtant que les idées ! Les bibliothèques en sont pleines ! et les terrasses de café ! tous les impuissants regorgent d'idées ! » L'acteur applaudissait gaiement l'artiste.

C'était le folklore de la maison. L'ermite de Meudon, nid de contradictions, excellait dans tous les numéros. Eternel provocateur, grommelant souvent, se lançant soudain, après un long silence, dans un flot imprécatoire que rien ni personne ne pouvait arrêter, jetant ses anathèmes à défaut de ses oripeaux, mais toujours cocasse cependant même lorsqu'il prédisait l'apocalypse, il pouvait faire le charmeur, jouer de la flûte, et séduire aussi bien les dames que les messieurs.

Demandez donc à Claude Sarraute, devant laquelle l'ogre de Meudon se fit

tout miel un jour pour les lecteurs du Monde, « avec qui on doit se montrer aimable, gentil... » La journaliste le quitta épatée, presque envoûtée par cet « homme délicat et délicieux... »

Pour Bardamu, mais aussi pour beaucoup d'autres, Mme Destouches regorge d'indulgence. Entre sa cuisine, petit capharnaüm très célinien, et le salon, qui fut autrefois, avant que la maison ne brûle en mai 68, le bureau fourre-tout de son mari, où cohabitaient un couple de tortues et un hérisson apprivoisé, elle murmure tristement, comme si elle se parlait à elle-même. « On n'a pas compris Céline. Il aimait les pauvres gens, les malades, les souffreteux, les prisonniers, les vieux, les chiens moches... Ah ! ça, il n'a jamais voulu d'un chien de race. S'il avait pu, il aurait recueilli tous les chiens perdus, tous les oiseaux blessés. »

On dirait que les animaux du coin se sont donné le mot. Dans le jardin soigné de Meudon où Bébert a chassé ses dernières souris, on rencontre des hérissons, des lapins, sans parler des chats, bien sûr, qui connaissent bien l'adresse...

En 1953, le Dr Destouches s'était réinscrit au Conseil de l'Ordre (alors de Seine-et-Oise), mais n'exerçait plus qu'occasionnellement pour des voisins et toujours « à l'œil ».

Mais l'antisémitisme de Céline ? Il faut évidemment, il faudra toujours, y revenir. Lucette, qui s'était opposée fermement à son mari lorsqu'il lui lisait des pages de ses pamphlets, a son explication, qu'elle répète inlassablement, sans toujours convaincre : « Il voyait en eux des fauteurs de guerre. Je lui ressassais : « Tu as tort, tu t'envoies un pavé à la figure, jette ça au feu. » Mais il ne m'écoutait pas. Il me répétait : « Tu verras, tu verras, ils vont tous s'étriper » Mais il était si excessif, si outrancier, que cela en devenait dérisoire. »

Les faits demeurent et ne pourront jamais être gommés : si *Bagatelles pour un massacre* et *L'École des cadavres* ont été publiés avant la guerre et même si on n'imaginait pas alors la réalité des camps de la mort, *Les Beaux draps* sont bel et bien sortis en 1941. Il faut donc prendre Céline tel quel, tel qu'il était. En bloc. « Admirez Céline, ne le défendez pas » a écrit un jour François Nourissier.

La vie avec cet homme, chacun s'en doute, ne devait pas être drôle tous les jours. Consciente d'avoir rencontré et aimé un génie, Lucette lui avait sacrifié la sienne, une vie d'artiste qu'elle qualifie d'« amusante ». Danseuse dans une troupe recherchée, elle était partie en tournée aux Etats-Unis pendant un an, puis à Tunis, à Cracovie, en Lituanie... Elle avait dû renoncer à tout pour rester à ses côtés, le mater. « Il en avait tant besoin. Oui, il était exigeant, mais par amour, il ne voulait pas que je fasse le ménage, ni la cuisine. Seulement, ma présence lui était indispensable ». Elle était sa « féerie », ne cessait-il de dire.

Leur vie était bien réglée. Le mardi, elle n'avait pas de cours de danse. Elle « descendait » à Paris en train pour faire des achats, surtout chez Fauchon. Il s'inquiétait, connaissait toutes les heures d'arrivée des trains, imaginait toujours une catastrophe ferroviaire lorsqu'elle n'était pas revenue à l'heure. « Louis était un anxieux perpétuel », dit-elle, songeuse, regardant Paris au loin. Parfois, lorsqu'il estimait qu'elle avait dépensé trop d'argent « il m'engueulait ». Le soir, de son débit saccadé, il lui lisait ce qu'il avait écrit, toujours à l'encre sur des feuilles abondamment raturées de papier jaune qu'il réunissait avec des pinces à linge et suspendait dans sa cave, un endroit où il se plaisait bien. Il se nourrissait peu et mal : du thé léger, des croissants, quelques gâteaux dans la journée, « il adorait les croissants », une soupe le soir. « Chaque matin, il tenait à me préparer mon bol de café ». Puis il allait chercher son *Figaro* dans la boîte à lettres. Il s'y était abonné dès son arrivée à Meudon, « pour le carnet du jour et plus précisément la chronique nécrologique », affirmait-il.

Lui, ne sortait jamais, sauf pour se rendre chez le dentiste et, deux ou trois fois, chez son éditeur, Gaston Gallimard avec lequel il entretenait une correspondance tumultueuse. Un soir, et ce fut un évènement, il alla à Paris pour applaudir une pièce de l'ami Marcel, *La Tête des autres*. Mais, de son arrivée à Meudon en 1951 à sa mort dix ans plus tard, il ne s'est plus jamais rendu à Montmartre. Ses amis venaient le voir : le peintre Gen Paul, son grand pote, le danseur Serge Perrault, de la compagnie Roland Petit, un ami de sa femme qui s'était pris de passion pour lui, et deux confrères, le Dr Brami, un fidèle, et le Dr Willemin, qui lui fermera les yeux, quelques autres. Tout cela est bien loin. Bien vieux. Aujourd'hui, route des Gardes, à Meudon, il ne reste qu'une vieille dame entourée d'animaux, de souvenirs, de quelques

amis. Et un fantôme qui voyage au bout de la nuit. Un fantôme tout noir.

*Francis Puyalte. (Le Figaro, 30 décembre 1992, dans BC n°127).*

LUCETTE



## ENTRETIEN avec Marc LAUDELOUT

### CELINE SANS CHEMISE BRUNE

***La personnalité de Céline n'a pas provoqué moins de controverses que ses idées. Là encore, on trouve le discours les plus contradictoires : le médecin des pauvres au cœur généreux s'oppose au " salaud " geignard et lâche. La récente publication de sa correspondance avec Gaston Gallimard révèle un individu plutôt mesquin et obsédé par l'argent (il est vrai qu'il en manqua parfois cruellement). Et Bardèche, en son temps, n'avait pas été tendre envers Céline, alors que l'on aurait pu s'attendre à plus de pondération. Pour votre part, comment jugez-vous l'homme, si tant est qu'il vous paraisse intéressant de le juger autrement que par son œuvre ?***

Marc Laudelout : Les génies sont rarement des personnalités convenables. Et Céline ne fait pas exception à la règle. Dire qu'il était facile à vivre dans le quotidien serait assurément une contre-vérité. La vérité se situe entre les deux: " ni saint ni salaud intégral " me paraît une bonne formule. Il est clair qu'il ne s'est pas toujours conduit de la façon la plus élégante qui soit avec ses amis, dont Marcel Aymé, qui lui voua pourtant une amitié indéfectible. Mais il ne faut pas tomber dans l'excès inverse et ne s'attacher qu'à l'image faussée qu'il a volontairement donnée de lui-même. Bardèche, lui, ne peut pas comprendre, par exemple, l'écœurement de Céline face à l'équanimité de Brasillach envers le procureur qui l'a condamné à mort. Il y a là une incompatibilité majeure entre deux tempéraments diamétralement opposés. Quand à sa " lâcheté " présumée, j'ai toujours envie de rappeler, sans vouloir le défendre, qu'en 1914, il s'est porté volontaire pour une mission très dangereuse, ce qui lui valut d'être grièvement blessé et d'être décoré de la médaille militaire. Un lâche se comporte-t-il de cette façon ? En outre, si Céline avait été tel, il n'aurait jamais pris les positions que l'on sait dans le contexte périlleux de l'avant-guerre. On peut certes lui reprocher ce qu'il a écrit, mais certainement pas d'avoir été timoré ou pusillanime. Même attitude sous l'Occupation à l'égard des Allemands

eux-mêmes, qu'il ne ménageait pas: certains de ses amis jugeaient d'ailleurs son attitude provocatrice et par là même très imprudente. Pour le reste, il était conscient de sa valeur littéraire et n'a guère transigé avec ses éditeurs qui n'ont finalement pas eu à se plaindre, sur le plan financier, d'avoir publié ses livres. Il a toujours eu des relations conflictuelles avec ses éditeurs, car il ne se satisfaisait pas des conditions généralement faites aux auteurs. Avec Gaston Gallimard, c'est après tout normal que Céline se soit entretenu d'argent, puisque c'était son éditeur. Farouchement attaché à son indépendance, Céline accordait de l'importance à l'argent, car c'était pour lui le moyen de sauvegarder sa liberté... Marcel Aymé disait que " Céline n'avait pas le sens de l'argent, où plutôt, il ne l'avait qu'au niveau des nécessités quotidiennes ".

D'ailleurs, est-on bien sûr que Gaston Gallimard ait été victime de l'avidité de Céline ? Un célinien avisé, Jean Guenot, relève ceci pour la période allant de 1951 à sa mort : " Dix ans de dévaluations et aucun rajustement de la mensualité à mille francs. L'ouvrier en écriture Destouches s'est fait avoir comme un prolétaire solitaire. Il fallait exiger l'indexation de la mensualité sur le traitement, par exemple, de l'agréé en fin de carrière ".

Et voilà ce qui est drôle : lorsque Céline réclame dans les années cinquante le Prix Nobel de littérature et son entrée dans la Pléiade, cela sonne comme une vaniteuse incongruité. Aujourd'hui, cela apparaît comme une évidence.

*(Propos recueillis par Charles Champetier, louisferdinandceline.free.fr/bulletin).*



## L'EXPRESS

Actualité Culture Scènes  
Sur les planches

### Les spectacles à voir (ou pas)

Par Christophe Barbier, Igor Hansen-Love et Hermance Murgue,  
publié le 26/03/2019

## Céline, derniers entretiens

Théâtre de Poche Montparnasse, Paris (VIe).

La note de L'Express: 16/20

Saisissante, la ressemblance physique nous saute à la gorge. Il ne s'agit pas seulement du visage, hâve et creusé, mais aussi de l'attitude, cette façon d'incliner une carcasse sous des gilets qui pendouillent, cette manière d'être fatigué du vêtement, de la lippe et de la démarche. Ce n'est pas une restitution, mais une vraie résurrection de Louis-Ferdinand Céline qu'accomplit **Stanislas de la Tousche** - même son patronyme s'approche de Destouches, vrai nom de l'ermite de Meudon, du père de Bardamu, du médecin chirurgien du



langage.

"Ça sent le morceau", glisse-t-il à propos des travers du peuple français, entre autres expressions colorées. Car l'animal est fatigué, en bout de course, mais conserve un coup de corne, un coup de dent redoutables. Il éreinte ceux qui déclament, pompeux, François Villon, son poète préféré ; il glorifie Marcel Proust, "doué, très doué", mais ajoute que "300 pages pour apprendre que Tutu encule Tata, c'est beaucoup"; il proclame son amour de la langue française, quand elle est concise et implacable : La Fontaine, "la" Sévigné...

En revanche, il fuit la politique comme un chat échaudé devant une bassine d'eau glacée. Ses prises de position, ses combats, ses pamphlets: une série d'erreurs. Des erreurs, mais pas des fautes. Céline est inaccessible au remords, il ne regrette rien, si ce n'est d'avoir dit ce qu'il pensait, et qu'il considère comme la vérité, mais une vérité que l'époque ne pouvait supporter. Ainsi, c'est par haine de la guerre, pour sauver la paix, qu'il est devenu antisémite, car, bien sûr, les juifs étaient bellicistes ! C'est glaçant...

Quelques vidéos, entre archives et reconstitutions, une délicate sonorisation, des confessions formulées entre 1957 et 1961, et le spectateur se croit devenu Pierre Dumayet ou Louis Pauwels réalisant l'un des derniers entretiens de l'auteur du *Voyage au bout de la nuit*. L'acteur est extraordinaire de précision, dans ses regards à ceux qui lui posent des questions que l'on n'entend pas, dans son attention aux bruits de la maison. Les oiseaux qui piaillent, Lucette, sa femme, invisible et omniprésente ; des visiteurs, des importuns, des coups de fil amicaux... Ces petites interruptions ne sont pas sans importance : elles relancent le ressort de la dramaturgie, elles nous aident à mieux écouter ce que va dire le terrible héraut des massacres du XXe siècle, ceux qu'il a dénoncés après la Première Guerre mondiale, ceux qu'il a encouragés avec la Seconde. C.B.

[www.celineenphrases.fr](http://www.celineenphrases.fr)  
En phrases avec Céline

Cet e-mail a été envoyé à { { contact.EMAIL } }  
Vous avez reçu cet email car vous vous êtes inscrit sur CELINE EN PHRASES.

[Se désinscrire](#)

Envoyé par

 sendinblue

© 2019 CELINE EN PHRASES